



L'AVEUGLE



EUROPACORP PRESENTE



JACQUES
GAMBLIN

LAMBERT
WILSON

L'AVEUGLE

UN FILM DE
XAVIER PALUD

AVEC
RAPHAËLLE AGOGUÉ

LE 7 MARS AU CINEMA

Durée : 1h34

Dossier de presse et photos téléchargeables sur : www.europacorp.com

www.alaveugle.com

DISTRIBUTION

EuropaCorp Distribution
137, rue du Fbg Saint Honoré - 75008 Paris
Tél. : 01 53 83 03 03
Fax : 01 53 83 02 04

RELATIONS PRESSE

Laurent Renard - laurentrenard@wanadoo.fr
Leslie Ricci - riccileslie@yahoo.fr
53, rue du Faubourg Poissonnière - 75009 Paris
Tél. : 01 40 22 64 64





SYNOPSIS

Le cadavre mutilé d'une jeune femme est retrouvé à son domicile. Pas d'effraction, pas de témoin : le crime est parfait. L'enquête est confiée au commandant Lassalle (**Jacques Gamblin**), un flic expérimenté et solitaire, détruit par la mort de sa femme. Alors que d'autres meurtres tout aussi sanglants sont perpétrés, Lassalle est intrigué par la personnalité d'un aveugle, Narvik (**Lambert Wilson**). Mais l'alibi du suspect est plausible et son infirmité le met hors de cause. Un étrange duel, tel une partie d'échecs, s'engage alors entre les deux hommes.

RENCONTRE AVEC

JACQUES GAMBLIN / COMMANDANT LASSALLE



Qu'avez-vous pensé du scénario en le découvrant ?

C'est un polar, j'avais envie de faire un film de genre. Celui-ci met en scène une confrontation entre un flic et un aveugle -c'est déjà singulier - avec trafic d'armes en toile de fond. On se fait tuer par les armes que nous avons nous-mêmes vendues. Et puis c'est un duel psychologique entre deux personnages qui n'ont plus rien à perdre. Lassalle, comme Narvik, sont des hommes abîmés.

Le premier, solitaire, a perdu sa femme et ne s'en remet pas, le deuxième, ancien militaire, est victime de cécité. Tous deux portent une part de folie, une capacité de violence, qui finira par éclater. J'ai eu la chance de participer à des films très différents. Et j'ai toujours l'envie de continuer cette route, l'envie très simple et bêtement gamine de jouer aux cow-boys ! De jouer l'affrontement.

Qu'est-ce qui vous attirait chez Lassalle ?

Il est paumé dans sa vie, seul, au fond de lui-même. Malgré un fils qu'il respecte mais qui suit une autre route. C'est un type écorché et meurtri par son histoire personnelle, il trimballe sa douleur comme un chien, le même qui le suit partout et qui était celui de sa femme. La seule chose qui le tient debout, c'est son boulot, cette volonté acharnée de justice, d'aller au bout, envers et contre tout, au risque de se brûler, ce qu'il cherche probablement. Il sort du cadre, il franchit les limites, fait la nique à la mort. Il est excessif à certains moments, complètement rentré à d'autres. Imprévisible, solitaire, granitique mais aussi humain. C'est un ours, il ne cherche pas la sympathie et s'en fout d'être aimé ou pas, c'est rare ça ! Il est au-delà parce qu'il a perdu l'essentiel. Il planque ses émotions, il va au charbon et ne recule pas devant l'obstacle. Il est vivant. Ou plutôt il fait ce qu'il faut pour se sentir vivant. Il est réel, concret et en même temps largué. Il ne lâche pas le morceau quand il l'a dans sa gueule. C'est bon ça ! Voilà, il est double, il fait le grand écart avec tout ça. Ça m'a plu.





Comment avez-vous abordé l'ambivalence de votre personnage ? Par le côté flic ou par le côté humain brisé ?

Comme quelqu'un qui s'est délesté de la peur. Qui sait dire merde aux cons. Ça permet tout, le pire et le meilleur. Comme quelqu'un qui est devenu opaque, qui n'a plus envie de parler si c'est pour ne rien dire. Plus envie de bouger si ce n'est pour agir. C'était déjà un sacré programme parce que c'est une nature forte et sans concession. Les gens entiers sont souvent seuls non ? Enfin je ne sais pas... En tout cas ça m'a aidé de le penser.

Comment avez-vous réagi lorsque vous avez appris que Lambert Wilson serait votre adversaire ?

J'ai trouvé ça vraiment bien. Je nous imaginais et je me disais que ça pouvait donner deux fortes têtes. Qu'on allait pouvoir s'affronter avec le plaisir de le faire, le plaisir du jeu. Et puis je

savais que Lambert avait lui aussi envie de changer, de jouer des personnages nouveaux qu'on n'avait eu, l'un comme l'autre, peu ou pas l'occasion de jouer. Ces motivations commune nous ont liés. On s'est trouvé, on était d'accord sur ce qu'on cherchait dans ce film.

Comment avez-vous concrètement construit le personnage de Lassalle ?

Je ne le sais pas moi-même ! J'ai toujours l'impression que les éléments d'un rôle s'impriment peu à peu, et parfois même sans y penser. Je ne sais pas tout avant de commencer. J'ai l'impression de faire des bricolages successifs, de mettre des couches de peinture les unes après les autres. C'est un peu comme ça que je vois mon boulot. J'apprends le texte très en amont pour avoir le temps de l'oublier. Et comme ça, je me préoccupe moins des raccords ou de la chronologie des

scènes. Et je redécouvre l'histoire avec le plateau, les décors... Et puis je ne sais pas, je laisse de plus en plus de place aux intuitions au moment où on fait les choses. Peut-être que j'ai pensé au chat, immobile. Un chat fatigué, mais qui en réalité observe sa proie et jaillit. Et puis dans un film de genre comme celui-là, on sait que le travail de la photo, de la lumière, ses contrastes, ses ombres, est singulier. Et j'aime cette esthétique-là. J'avais du plaisir à travailler avec tout ça. Ça participait au travail du personnage. On communiquait beaucoup sur ce plan avec Xavier Palud et Michel Amathieu, le chef opérateur. Ce type côtoie l'horreur au quotidien, ça fait pousser quelques rides, et si on ne les voit pas, c'est dommage !



Dans son fonctionnement social, Lassalle est moins seul que Narvik : il a sa supérieure, ses collègues, son fils...

C'est vrai. Il y a son équipe et sa supérieure hiérarchique, jouée par Marie Vincent. Elle connaît bien Lassalle, elle sait qu'il peut déborder. Elle connaît sa vie, elle le protège et le condamne aussi quand il part en vrille. Elle est un peu son garde-fou parce qu'elle a de l'affection pour lui. Ils se connaissent depuis longtemps.

Il y a aussi cette jeune femme flic, jouée par Raphaëlle Agogué, qui fait partie des quatre personnes qu'il a sous ses ordres et pour qui il a sans doute un petit coup de cœur, mais il refuse de se l'avouer. Elle est trop jeune, et elle représente un futur qu'il s'interdit. Et puis en effet il a un fils, ça fait tenir debout, même si leur relation n'est pas très approfondie.

Que pensez-vous de la fascination réciproque qu'éprouvent les personnages ?

À travers leur affrontement, Lassalle et Narvik ne sont pas seulement des ennemis. Ils partagent des idéaux. Tous deux ont pour vocation de défendre leur pays. Il n'y a rien chez eux qui ressemble au compromis, ce qui peut dans certains cas aller jusqu'à une certaine naïveté. Il y a des moments où l'un est la conscience de l'autre et inversement. C'est beau ça, sinon, il y aurait des morts avant la sortie.



Vous sentez-vous des points communs avec le personnage ?

Contrairement à Lassalle, je ne me suis pas délesté de certaines peurs. Je ne suis pas tout seul, ça me console, mais je me soigne comme tout le monde. Lui, il a eu un gros coup dur, ça l'a lesté. A part ça, je me retrouve un peu dans sa capacité à exploser, à péter un câble à changer d'axe subitement. C'est en moi. Ça peut partir en vrille de façon inattendue et pas forcément dans la violence, ça peut être très festif aussi. Les gens qui me connaissent bien le savent.

Comment avez-vous joué face à Lambert Wilson sans voir son regard ?

Être face à un « non-voyant » est très étrange. On ne sait jamais trop où le regarder. On se surprend à regarder un aveugle dans les yeux, alors que l'on pourrait regarder partout ailleurs. On a toujours envie de l'aider mais on ne sait pas comment, et en réalité, il se débrouille très bien tout seul, c'est le moins qu'on puisse dire ! C'est bien sûr déstabilisant et aussi intéressant. Ce genre de rencontre ne doit pas être fréquent pour le commandant. Et peu à peu il se comporte avec Narvik comme s'il était voyant, tout en se posant un tas de questions : Narvik est-il vraiment aveugle ? Qu'est-ce que son personnage sent du mien ? Comment utilise-t-il ses autres sens ? C'est un monde étranger.



Lassalle se demande sans arrêt ce que Narvik perçoit. On est même tenté de faire les choses différemment : bouger dans une pièce, ne pas faire de bruit pour échapper à son écoute, regarder autrement, en profiter, observer sa gestuelle comme on ne peut jamais le faire... C'est assez bizarre. On est tenté de faire tout ça et on ne le fait pas. On a toujours l'impression d'être vu sans être vu.

Cela vous a-t-il aidé à explorer une autre façon de jouer ?

Narvik perçoit les choses par d'autres canaux que la vue, et mon personnage se retrouve un peu mis à nu parce que perçu d'une manière nouvelle. Les artifices qu'il utilise d'habitude pour cacher ses pensées ou ses réactions à un voyant ne fonctionnent plus face à cet adversaire-là. Il doit s'adapter, s'étudier lui-même pour que l'autre ne puisse pas le lire. Cet

état le pousse à plus d'immobilité, il doit en montrer le moins possible, ne rien émettre, ne pas bouger, ne pas faire de bruit, ne produire aucun son pour essayer de le déstabiliser à son tour. S'empêcher de respirer, presque, pour qu'il ne sache pas où il me trouve.

Lassalle est toujours en train de réfléchir sur les gens qui l'entourent, et cela se voit physiquement... C'est quelque chose que vous avez intégré à votre jeu ?

Je crois que réfléchir est aussi un acte physique. Ne pas bouger, c'est physique aussi ! Lassalle parle peu, il observe. Rien de son environnement et de ce monde ne lui échappe. C'est animal. Il a des intuitions, du flair. Les flics sont des renards, des « renifleurs », habitués à mémoriser, à douter sans rien laisser paraître. Ça doit être un métier passionnant non ?!

Ce rôle vous a-t-il appris quelque chose sur vous, sur votre métier ?

J'ai souvent joué des personnages qui ont une épaisseur, une humanité, mais c'est rare qu'on me propose quelqu'un qui rentre dedans physiquement, capable de donner du poing. Ça bouge ailleurs, autrement, bien sûr que j'apprends des choses, sans arrêt, sinon, je m'arrête ! Chercher des nouvelles couleurs, me surprendre, aller chercher le sombre, la dureté, faire mon métier dans d'autres azimuts, avec des personnages faits d'une autre pâte, c'est mon plaisir. Je n'aime pas les pantoufles ! Après, il faut trouver les scénarii qui correspondent. Coup de bol, il est arrivé à moi ! En plus il y a quelque chose de très ludique là-dedans. C'est un film de divertissement, pour ceux qui aiment le genre. C'est quand même à ça qu'on joue, dès qu'on met un petit mec dans une cour de récréation, c'est à ça qu'il joue !



Comment avez-vous travaillé avec Xavier Palud ?

Avec beaucoup d'échange, beaucoup d'écoute. On se parlait, on cherchait à obtenir tout ce qui pouvait servir et crédibiliser le film. J'avais envie de faire ma cuisine avec lui. Et je lui ai très vite fait confiance sur sa façon de me diriger. Je sentais que c'était toujours juste. Ça déleste croyez moi !

À votre avis, qu'est-ce que le film peut apporter au spectateur ?

Ce serait très prétentieux de répondre à cette question. Personne ne vient chercher la même chose quand il rentre dans une salle, au moment où il rentre. C'est un film d'acteurs, avant d'être un film d'action même s'il y en a, associé à une dimension de divertissement et de suspense. C'est de l'histoire humaine, pour des spectateurs qui aiment la confrontation, les rapports de force où chacun s'oriente, se cherche et se trouve, avec parfois une violence qui n'exclut pas la compréhension de l'autre. On est dans une partie d'échecs qui repose sur l'analyse de l'humain, de ce qui se passe au fond de son esprit.

Que retiendrez-vous de ce film ?

Une scène me vient en premier parce que je la trouve emblématique de tout ce qui se joue entre les deux personnages. Dans l'appartement d'une des victimes, Narvik est au piano et Lassalle lui



dit : « J'aimerais bien vous entendre... ». C'est d'abord un test pour vérifier s'il sait jouer, mais il y a beaucoup plus dans cette petite phrase. Au-delà du travail de limier, il y a aussi l'expression d'un désir de Lassalle, désir d'entendre, d'éprouver, de comprendre. C'est un moment sensible entre ces deux adversaires. Ils se sont compris et chacun en sait plus sur l'autre que l'autre ne le voudrait. Entre eux, il y a à la fois de la défiance

et une sorte de bienveillance sourde. C'est très tenu mais ça existe. Ce lien les fait tenir l'un en face de l'autre, et fait d'eux autre chose que deux hommes qui vont se battre. Cette confrontation dépasse le combat de coqs. « J'aimerais bien vous entendre... », Lassalle pousse Narvik à jouer, il regarde ses mains, il écoute sa musique... C'est un moment qui raconte.

RENCONTRE AVEC LAMBERT WILSON / NARVIK

Qu'est-ce qui vous a tenté dans le scénario ?

J'ai d'abord été tenté par le genre, que je n'avais encore jamais pratiqué. Jusqu'à présent, je n'avais pas eu la chance de faire des films policiers ou de suspense. C'est pourtant un genre qui m'intéresse beaucoup. Certains films, notamment américains, m'ont appris à l'aimer. Jouer un aveugle est aussi une figure de style qui intéresse beaucoup les acteurs. On se demande comment intégrer et restituer cette caractéristique. Plus spécifiquement, j'ai été séduit par la qualité du scénario, prenant et bien construit, avec ses éléments grand public et divertissants autour de personnages fascinés l'un par l'autre, qui se cherchent.

Pourriez-vous présenter Narvik, votre personnage ?

Gabriel Narvik est un militaire de carrière, un ancien officier commando extrêmement bien entraîné possédant un profond sens du devoir. Pour moi, il est comme un fauve, doté d'une vraie puissance, capable d'exécuter des actions incroyablement rapides, précises, dangereuses. C'est un tueur mystérieux qui porte une énorme





blessure. La douleur a structuré ce qu'il est aujourd'hui. Perdre la vue l'a éloigné du monde et privé de sa seule raison de vivre : son travail dans l'armée. Quelque chose s'est alors cassé en lui. Seul, il n'a désormais plus rien à perdre. L'armée était la réponse absolue à toutes les questions que pouvait se poser cet homme très intelligent et sans attaches. Si l'armée le déçoit, son monde déjà très abîmé s'écroule. Toujours dans la retenue, il était très difficile à interpréter. Xavier Palud me demandait tout le temps d'en faire moins, de me retenir pour rester énigmatique, fermé, pratiquement silencieux. Ce n'est pas vraiment ma nature mais c'était passionnant !

Vous sentez-vous proche du personnage de Narvik ?

Le goût pour la solitude est la seule chose que je partage avec ce personnage, moi qui suis en même temps incroyablement sociable. Parfois,

je m'imagine moi-même étant comme lui, vivant reclus. Le reste est très éloigné de moi.

Comment avez-vous approché ce personnage, un militaire devenu aveugle qui a gardé son aptitude au combat ?

Concernant la cécité, j'ai eu la chance d'être longuement préparé par une jeune femme de l'Association Valentin Haüy, qui apprend notamment aux aveugles à se déplacer et à lire le braille. On pense que pour incarner un aveugle, il suffit de prendre une canne, mais il y a des techniques subtiles, des gestes très précis qui ne s'inventent pas. Cet apprentissage m'a permis d'approcher ce que vivent les gens privés de vue. Nous avons marché dans Paris pendant des heures, avec la canne. Cet exercice était aussi l'occasion de m'habituer aux autres perceptions qui se développent, l'ouïe bien

évidemment, mais pas seulement. Quand on est dans la rue avec un bandeau sur les yeux, on devient par exemple très sensible – et c'est une nécessité – au sol, à ses aspérités. Cette préparation m'a passionné, même concernant des gestes très simples pour plier la canne. L'ensemble représentait des heures de pratique sans les yeux. La perception que l'on a du monde change complètement. J'ai maintenant une compassion, un vrai mouvement de sympathie envers les aveugles que je croise parce que j'ai très modestement approché une infime partie de ce qu'ils vivent. C'est une expérience très enrichissante. L'aspect militaire était moins inédit pour moi. À plusieurs reprises, j'ai eu l'occasion de le travailler. La pratique des combats, particulière, était par contre nouvelle et il m'a fallu apprendre et tout mettre au point avec des cascadeurs. Les techniques de combat utilisées



s'apparentaient à celles des commandos, avec l'utilisation de certains accessoires due à la particularité du personnage. Quand j'aborde un rôle, j'aime bien commencer par quelque chose de physique. J'adore que l'on me demande de livrer des combats à l'épée, à mains nues, quelque chose de technique. Je pense que les acteurs ont souvent tendance à trop intellectualiser alors qu'accomplir est une façon très concrète d'approcher un personnage.

Vos techniques de combat sont des techniques commando appliquées à un aveugle. C'est une association très atypique...

Nous avons beaucoup réfléchi à la façon dont mon personnage se bat. Il utilise des menottes, un moyen de retenir son adversaire en le maintenant proche. Même si cela semble étonnant, c'est parfaitement plausible. Le coordinateur des combats a beaucoup travaillé cela et cette recherche ne concernait pas que les affrontements, mais aussi les crimes. Tous les assassinats sont organisés suivant une technique et un savoir-faire qui sont ceux de l'armée. Pendant toute sa carrière, Narvik a dû éliminer des gens. C'est au moment où l'on comprend ce qui le guide que l'on découvre les moyens qui l'aident à réussir. Cela participe au suspense et à la progression du film.



Pendant vos scènes, étiez-vous réellement privé de la vue ? Comment gérez-vous cela ?

Au cinéma, on doit effectuer des mouvements et des déplacements très précis devant la caméra. J'étais parfois obligé d'ouvrir les yeux. Les rares fois où j'ai voulu jouer en étant complètement aveugle, je parlais n'importe où ! On pose souvent la question de savoir s'il serait pire de perdre la vue ou l'ouïe. Je suis très attaché au son et je pourrais éventuellement considérer la possibilité de ne pas voir, mais pas celle de ne plus entendre de musique.

L'acteur que vous êtes se retrouve aussi privé du moyen d'expression que constitue le regard...

Retirer le regard revient à amputer un acteur de cinéma d'une bonne part de ses moyens et cela

m'a fait peur. Passer son temps derrière des lunettes de soleil est difficile pour un acteur. Je me suis donc concentré sur la voix. Quand on ne se sert pas de ses yeux, on cherche à compenser. J'ai essayé de travailler de façon presque animale, de faire passer par le corps, par les gestes, ce que les yeux ne pouvaient pas dire.

Dans le film, les voix sont très présentes, vous êtes filmé de très près, ce qui valorise votre voix particulière et votre timbre. Comment avez-vous travaillé la voix de votre personnage ?

Habitué à pratiquer l'anglais, j'ai toujours tendance à colorer, à moduler en montant et en descendant comme le font les Anglo-Saxons. Xavier Palud m'a demandé d'être quasiment monocorde, tout en restant dans un registre

grave. Il souhaitait une voix avec du grain, surtout pas projetée, avec un son enregistré très près des cordes vocales. J'adore cela. J'ai eu l'impression d'être à nu, sans mes armes habituelles. En voyant le film, j'étais content de la voix monolithique, presque désincarnée, de ce personnage.

Le film est un affrontement entre deux personnalités. Comment l'avez-vous vécu face à Jacques Gamblin ?

Je respecte énormément Jacques Gamblin et j'avais envie de tourner avec lui. Curieusement, c'est un acteur qui, sans me ressembler, fait partie d'une certaine famille à laquelle j'appartiens aussi. Nous sommes un peu cousins. C'est quelqu'un qui travaille, qui s'investit. Très soucieux de la vérité, il se prépare. Il cherche tout le temps. Et j'aime ces acteurs qui cherchent, sans jamais être persuadés d'avoir trouvé. J'ai mis en scène des acteurs au théâtre et je recherche toujours les gens qui sont dans cette démarche. Il y avait donc entre nous un vrai respect, comme si nous avions les mêmes codes de métier, une certaine éthique de travail sans avoir besoin de se jouer des numéros.

Vous avez tous les deux la passion du théâtre...

Nous avons effectivement cette passion en commun, ce besoin d'être sur scène. Nous

aimons nous transformer pour être autre chose que nous-mêmes. Au fil des ans, j'ai remarqué que Jacques offre des transformations très subtiles. Au cinéma, on lui propose des registres proches de ce que l'on perçoit de lui. Je crois que nous partageons aussi le goût d'une certaine fantaisie qu'il exprime dans ses spectacles et que j'exprime par exemple dans mon goût de la comédie musicale ou certains de mes choix.

Vous avez la capacité de passer d'un registre à l'autre, d'un continent à l'autre, avec une réelle liberté. Et, à chaque fois, le public vous suit. Ce film vous permet-il d'exprimer encore un peu plus cette liberté, rare dans votre métier ?

C'est un nouveau registre qui m'est offert. C'est un chemin, dans un genre inédit, et le fait même qu'on me le propose renvoie à cette liberté dont vous parlez, mais elle n'est pas facile à conquérir et je l'ai parfois payée très cher. Pour réussir à passer de *MATRIX* à *PALAIS ROYAL* ou à *DES HOMMES ET DES DIEUX*, il faut aller au-devant de ces compositions, casser les images qui se cristallisent autour de vous en vous emprisonnant. C'est le plus dur. Il faut sans arrêt convaincre les metteurs en scène et les producteurs que l'on est versatile et que l'on peut changer complètement. Je ne me plains pas trop car j'ai couvert un spectre assez large, mais il faut en permanence veiller à ne pas se laisser enfermer. Proposer des genres

différents, des images différentes, des tons différents, est aussi une politesse que l'on doit au public.

Ce rôle vous a-t-il appris quelque chose de vous-même et de votre métier ?

J'ai pu expérimenter, travailler sur la réduction des effets de jeu. Jouer sans le regard, avec une voix monocorde et un visage impassible malgré l'action, est une expérience. Et j'ai eu peur ! Comme me le suggérait le metteur en scène, j'ai tenté cette carte de l'austérité. Ce film m'a permis d'aller dans cette voie.

Vous qui avez tourné tant de choses variées, avec des gens tellement différents, comment avez-vous travaillé avec Xavier et quel regard portez-vous sur lui ?

Xavier est d'un perfectionnisme patient. J'ai rarement travaillé avec un metteur en scène s'occupant si minutieusement de chaque détail. Tout l'intéresse dans chaque étape de la fabrication d'un film. Il peut passer une heure à vos côtés pour vérifier les chaussures du personnage, six heures à acheter les lunettes du personnage... Il s'implique dans tout ! C'est une sorte de laser tranquille, profondément gentil et patient, qui applique une méthodologie implacable. Notre travail a bien entendu commencé par des lectures, avec un vrai partage de réflexion sur le scénario à propre-

ment parler, indépendamment de la construction des personnages. Détail supplémentaire, il venait assister à mes leçons de canne d'aveugle, aux réunions avec les gens de l'Association Valentin Haüy. De ce fait, lorsqu'on est avec lui sur le plateau, on sait qu'il ne laissera rien passer. Il est totalement immergé dans son film et c'est la seule chose qui compte. C'est génial !

Vous retrouvez-vous dans cette précision et cette exigence ?

J'aime la précision et j'essaie de l'appliquer quand je fais moi-même de la mise en scène au théâtre. Si on a l'audace de proposer quelque chose au public, il faut pouvoir ne rien regretter. C'est encore plus vrai au cinéma car on ne peut rien changer, il n'y aura pas d'autre représentation. Voir une scène qui aurait pu être meilleure est insupportable.

De temps en temps, Jacques Gamblin et vous avez-vous cherché à vous surprendre dans le jeu ?

Je crois pouvoir dire que nous avons tous les deux le goût des textes. Notre formation de théâtre nous incite à respecter ce qui est écrit. Nous ne sommes pas partisans de l'improvisation. Cela ne veut pas dire que l'on ne remet rien en question. Jacques est très attentif et venait souvent faire des remarques sur le texte ou la situation. On sentait que, juste avant de tourner

une scène, il avait une sorte de regain de réflexion sur ce qu'il allait jouer.

Avez-vous un regard sur ce que le film peut apporter au public ?

En découvrant le film terminé, j'ai été surpris par sa densité, par la tension et le rythme qui s'en dégagent. On le ressent comme un film d'action alors que l'action ne constitue pas son principal moteur. Il en a cependant l'énergie. C'est un face-à-face, une partie d'échecs entre deux hommes qui se ressemblent, se respectent et en même temps se pourchassent. Je pense que le public peut y trouver un vrai divertissement avec une forte dimension humaine. Mais ce sera aux spectateurs de juger.

Si vous ne deviez garder qu'un seul souvenir de cette aventure, quel serait-il ?

J'emporterais avec moi deux moments. J'aime beaucoup la confrontation avec Jacques Gamblin dans le bureau, la première scène que nous avons jouée ensemble. Être l'un en face de l'autre était très agréable parce que c'était un bon échange, du vrai jeu. Et, de façon beaucoup plus enfantine, j'étais très fier d'avoir pu mener mes combats et faire une cascade menotté. Pour quelqu'un d'aussi peu adroit que moi, c'est un véritable accomplissement !



RENCONTRE AVEC

XAVIER PALUD / RÉALISATEUR

Comment avez-vous rejoint ce projet et qu'est-ce qui vous a donné envie de le mettre en scène ?

J'ai rencontré Luc Besson aux États-Unis de manière informelle il y a deux ans, puis j'ai eu l'occasion de le recroiser après avoir réalisé un épisode de la série « XIII » qui était produite par Cipango, aujourd'hui devenue Europacorp TV. Luc étant à la recherche de réalisateurs, nous avons fini par nous retrouver naturellement. À *L'AVEUGLE* est arrivé au bon moment. J'ai lu le script d'une traite et j'ai eu tout de suite envie de le faire. J'ai vraiment aimé l'histoire, ce face-à-face entre un flic et un militaire qui ont tous deux un caractère très fort. J'ai vraiment accroché au jeu du chat et de la souris qui s'installe entre eux. On y retrouve quelque chose des grands duos que le cinéma nous offrait dans les années 70. Le scénario était dense, atypique, haletant. On sentait tout le potentiel d'un film qui se dévore.

La dynamique de ce duo est assez particulière...

Le fait que le flic cherche à coincer un aveugle, alors que lui-même est – d'une certaine façon – aussi « aveugle », perdu dans sa vie, est

vraiment intéressant. Chacun d'eux réagit au contact de l'autre, professionnellement et personnellement. L'enjeu n'est pas vraiment de savoir qui est le tueur puisqu'il est identifié assez tôt, mais de savoir comment le flic pourrait coincer celui avec qui il partage finalement pas mal de points communs... Le titre fait référence aussi bien au policier qu'au militaire. Dès le départ, je voulais transcrire la richesse de chacune de ces deux personnalités, fortes de convictions, fortes de principes mais qui se retrouvent dans des camps opposés pour des raisons qu'ils finiront par comprendre. C'est vraiment cette richesse humaine, cette densité dans leur relation qui m'a donné envie de participer à l'aventure.

Comment avez-vous choisi les interprètes ?

Au départ, il n'y avait pas de casting prédéfini. Nous avons réfléchi avec Luc Besson. Jacques Gamblin s'est vite imposé pour incarner ce flic désabusé qui n'a plus rien à perdre. Jacques correspond physiquement au personnage, et il pouvait apporter une multitude de petits détails

qui allaient le façonner. Il a ensuite fallu trouver un adversaire à sa mesure, et Lambert Wilson est apparu rapidement comme une évidence. On a tout de suite eu beaucoup de plaisir à imaginer ces deux grands comédiens, ces deux personnalités, face-à-face. Ils n'ont pas la même image, ils ne se ressemblent pas mais ils ont en commun une crédibilité et une puissance de jeu qui emporte toujours l'adhésion du public. Au-delà de tout ce qui les différencie, il fallait les ramener à un niveau d'égalité qui valorise encore leur affrontement. Tous deux sont au service de l'État, sauf que l'un des deux est sorti de sa voie pour servir sa propre cause. L'idée de voir Jacques et Lambert jouer cela à travers leurs personnages était passionnante.

Vous souvenez-vous du premier face-à-face entre Lambert Wilson et Jacques Gamblin ?

Je m'en souviens très bien. C'était lors de la première lecture que nous avons faite tous les trois, la fameuse scène du commissariat, qui correspond à leur rencontre dans le film. Le moment était fort parce que l'un comme l'autre





travaille au service d'une intrigue. Ce sont de purs comédiens et seule compte pour eux l'envie d'incarner un personnage dans une histoire. Dès les premiers instants, leur engagement a été total, ils ont mis leur talent, tout ce qu'ils sont, au service de leur rôle. Les voir l'approcher était captivant. Dès la première minute, nous avons travaillé ensemble à rendre cette scène la plus chargée possible d'émotion, de tension et de non-dits. Et c'est finalement leur face-à-face le plus calme du film !

Vous avez choisi de filmer au plus près des personnages. Comment avez-vous déterminé cette approche ?

À mon sens, nous sommes dans un film d'acteurs. J'avais envie d'être près d'eux pour valoriser tout ce qu'ils allaient apporter. Tout a été fait pour les mettre en valeur. Je désirais que le public réagisse en permanence à ce duo.

Il fallait restituer l'énergie de leur opposition, la force de ce qu'ils disent et de ce qu'ils ne disent pas. C'est en étant proche de chacun que l'on pouvait ressentir leurs failles, leurs parcours et leurs motivations. L'image des deux personnages évolue tout au long de l'intrigue, grâce au scénario mais aussi grâce à ce que les acteurs offrent au-delà du texte et qu'il fallait structurer et capter. J'ai essayé de traduire cela à la fois dans le travail d'acteur avec les comédiens, mais aussi dans la mise en scène avec le directeur de la photographie, Michel Amathieu. Je voulais un film allégorique, noble, avec une caméra précise et stable qui n'aille pas dans tous les sens. Ces deux personnages dégagent une certaine prestance et cela devait se retrouver dans la mise en scène. Voilà pourquoi j'ai souhaité des cadres précis, pas de surdécoupage, et un travail en détail des intentions de jeu. Il était

essentiel de valoriser le moteur que constitue ce duo de grands acteurs.

Même si Narvik et Lassalle sont opposés, on sent malgré tout une fascination réciproque...

Ce sont deux grands professionnels. Ils sont très précis dans leurs actes, mais de manière différente. Narvik est plus maniaque, plus méthodique. Il a fait l'armée et a probablement vécu plus souvent seul que Lassalle. Les deux ont en commun la perte de proches et la solitude qui en résulte. Ces drames les ont façonnés et chacun le sent, le reconnaît chez l'autre. On le perçoit dès la première scène. Une espèce de jeu indicible s'instaure dès le départ. À travers la situation qui les oppose, se dessine un autre lien en sous-texte. On peut même se demander si Narvik ne tente pas d'offrir une rédemption à Lassalle, rédemption qu'il sait



désormais impossible pour lui-même. Il affronte un adversaire en lequel il se retrouve. Lassalle éprouve aussi une certaine fascination pour ce tueur d'exception qu'il traque. Il voudrait comprendre les motivations qui l'ont amené à franchir les limites.

Il y a un vrai travail sur les voix et le jeu physique de chacun. Comment avez-vous procédé avec eux ?

Jacques Gamblin et Lambert Wilson sont des acteurs extrêmement exigeants. C'est une approche que je partage, parce que dans mon travail de metteur en scène, je ne suis jamais satisfait. Il faut toujours que je cherche plus loin. Ensemble, on a donc eu cette même volonté de travailler en détail. Nous avons constamment essayé, dans les textes, dans le jeu, de faire en sorte qu'ils aient le dialogue en bouche en apportant de la cohérence aux personnages. Pour moi, un des plus grands paris du film était de croire à la cécité du personnage de Narvik incarné par Lambert Wilson. Dépasser l'image que l'on peut avoir d'un comédien est toujours difficile. Je ne souhaitais pas que l'on voie Lambert jouer un aveugle, mais Narvik qui EST aveugle. Lambert a donc effectué une longue préparation de trois mois qui à l'arrivée, a dépassé toutes mes attentes. En effet, tous ses déplacements et sa manière d'agir étaient devenus ceux d'un aveugle. En plus de ces

automatismes, je me rappelle encore le jour des essais caméra où Lambert a eu un geste presque imperceptible, qui était en fait un réflexe d'aveugle pour évaluer la position d'une porte afin de ne pas la heurter. À cet instant, j'ai su que Lambert Wilson était devenu Narvik ! Nous avons également travaillé sur le fait que son personnage est un militaire. C'est une culture, un état d'esprit. D'habitude, Lambert Wilson est quelqu'un qui marque énormément le ton, qui module sa voix, mais je voulais que pour ce film, il joue de façon quasi monocorde, ce qui l'a un peu déstabilisé au début. Au final, cela donne de la prestance au personnage et le rend encore plus impressionnant. Le personnage de Jacques Gamblin paraît moins abrupt. Il vit seul parce qu'il s'est refermé sur lui-même, mais il côtoie des gens, à son travail et chez lui. Son personnage est à l'opposé de celui de Lambert parce qu'il communique. Au niveau du comportement, on a aussi travaillé avec Jacques, qui aime apporter des détails. Il nourrit son jeu de gestes, comme cette balle qu'il lance à Narvik pour tester sa cécité. Il a besoin de trouver une multitude de petits détails et je pense que c'est ainsi que se construit un personnage qui existe vraiment. On se lançait des idées, même sur le texte. C'est un travail que l'on a partagé avec Luc Besson, qui aime accompagner concrètement les projets qu'il initie. Pouvoir pratiquer ce travail dans cette passion est remarquable.

Ya-t-il eu des moments où les acteurs vous ont surpris ?

Toujours ! Jacques Gamblin arrive à chaque fois avec une idée que l'on n'attend pas. Lambert Wilson m'a aussi souvent surpris parce qu'entre la lecture d'une scène en répétition et le tournage réel, c'est souvent différent. Même quand on l'a travaillé, il y a toujours des surprises. Si on a bien préparé son film, si les répétitions ont été bien menées, le plateau va tout cristalliser en se nourrissant de l'énergie du moment. C'est ce qui arrivait avec Lambert et Jacques et cela revenait un peu pour moi à découvrir la scène pour la première fois.

En tant que réalisateur, attendiez-vous ou redoutiez-vous certaines scènes ?

La première rencontre entre Lassalle et Narvik était essentielle. C'est le premier moment du film où les deux héros se confrontent. Même si je n'avais pas spécialement d'appréhension, nous étions tous conscients de ne pas avoir droit à l'erreur. Pour des raisons différentes, certaines autres scènes n'étaient pas évidentes. Lorsque le personnage de Jacques Gamblin se rend chez Warnas, il y avait tout un parallèle à construire entre le déplacement géographique en voiture, puis à pied, et leur conversation téléphonique. Ce devait être extrêmement précis tout en restant fluide. Ça a l'air très simple quand on le voit dans le film, mais en réalité c'est très compliqué à mettre en place.

Vous avez filmé un Paris différent de ce qui se fait d'habitude, plus dans le ressenti que dans l'imagerie...

Quelle a été votre approche visuelle du film ?

En termes de lieux et d'espace, je n'avais pas envie de rentrer dans les clichés que l'on voit fréquemment. Je voulais que l'on focalise sur les personnages. Ce film, c'est Lassalle et Narvik, et tout doit être tourné autour d'eux. Le reste est presque accessoire. Cette approche se retrouve jusque dans la musique, pour laquelle j'ai longuement travaillé avec le compositeur de la musique originale, Laurent Couson, pour que chaque personnage ait son thème qui se décline, se conjugue et progresse. C'est vraiment une musique qui vit avec les personnages. Cela répond à la dimension de tragédie de ces deux destinées.

Autour de Narvik et Lassalle, on trouve des seconds rôles très importants...

Raphaëlle Agogué joue Héloïse, la jeune inspectrice adjointe de Lassalle qui pourrait lui redonner goût à la vie. C'est un personnage frais, concret, auquel Raphaëlle apporte un charme et une énergie qui contrastent avec les personnages des deux hommes. On trouve aussi Marie Vincent, qui interprète Rochambeau, une quintessence des patrons du « 36 », avec énormément de caractère. Il y a quelque chose d'assez beau dans sa relation avec Lassalle... On

ne sait pas trop quelle est la nature de leurs rapports, ni même si elle n'a pas eu une histoire avec lui par le passé...

Comment s'est déroulé le tournage ?

Hormis les extérieurs, nous avons tourné une grande partie du film sur un lieu unique, un endroit assez hallucinant de 20 000 mètres carrés, situé boulevard Ornano. C'était tellement grand que l'on a pu y aménager la reconstitution des bureaux du 36 quai des Orfèvres, le squat, et même des rues entre les différents immeubles. On bénéficiait ainsi d'une sorte de studio.

Avec le chef opérateur, nous avons essayé de privilégier une lumière venue du dessus plutôt que directionnelle, ce qui nous permettait de suivre les personnages et de gagner en proximité en nous affranchissant des problèmes d'axe lumière. Par exemple, quand Jacques Gamblin monte jusque chez Warnas, tout était éclairé par le haut pour que je puisse évoluer près de lui avec la caméra. Je voulais une scène viscérale, en caméra portée, pour suivre les gens et avoir la capacité de bouger dans la réalité des choses. Un autre lieu de tournage nous a réservé une surprise. Pour la magnifique propriété où est organisée la vente aux enchères caritative, nous avons choisi un château. Ayant appartenu à un restaurateur, l'endroit offrait une superbe véranda ouvrant sur le parc. Un vrai décor de

cinéma ! J'ai trouvé intéressant d'y placer des voitures de collection et de profiter de ce décor donnant sur l'extérieur, au lieu d'avoir un garage classique. Ce sont les surprises du repérage qui parfois, nous font rebondir sur des idées différentes.

Vous qui avez travaillé aussi bien aux États-Unis qu'en France, quelle différence percevez-vous ?

Ce sont deux mondes différents. Je n'ai pas encore fait beaucoup de films mais j'ai déjà pu me rendre compte de certaines choses. À Los Angeles, chacun essaie d'imposer sa vision poussé par son ego, souvent au détriment du film. En France, j'ai toujours eu la chance d'avoir affaire à de vrais producteurs, que ce soit Richard Grandpierre pour mon premier film coréalisé avec David Moreau, ou Luc pour celui-là. Chez EuropaCorp, on a l'équivalent d'un studio américain, mais avec un vrai producteur. Le seul but de Luc est toujours de raconter l'histoire de la meilleure façon possible. Il a envie d'être spectateur du film. Je suis heureux d'avoir pu travailler avec lui et d'avoir eu sa confiance. C'est un grand réalisateur qui a un regard très juste sur le travail des autres. C'est tellement loin de ce que j'ai vécu à Hollywood... C'était un vrai bonheur.

De quoi êtes-vous le plus heureux aujourd'hui ?

Ce film existe tel que je l'avais imaginé. À travers l'histoire, le travail des comédiens, la lumière, les cadres, la musique, le montage, je suis vraiment heureux de retrouver ce que j'avais espéré au départ. L'autre grand souvenir, c'est d'avoir partagé mon travail avec Luc, d'avoir eu sa confiance.

Ce qui est passionnant dans ce métier, c'est de partir d'une idée et de la concrétiser le plus fidèlement possible. L'idée que j'ai d'un film n'est pas figée, elle relève plus de la sensation, de l'émotion. Tout le jeu consiste à se nourrir de la réalité, du talent des comédiens, de l'équipe, et de composer avec les surprises quotidiennes tout en gardant l'essence. Pour *À L'AVEUGLE*, j'avais envie d'un film qui reflète le rapport de ces deux personnages, noble, dense, élégant jusque dans la violence. J'avais envie de voir ces deux figures de cinéma face à face et Jacques et Lambert ont permis cela.

RENCONTRE AVEC STÉPHANE CÉSARÉO

DIRECTEUR DE LA COMMUNICATION ET DES RELATIONS EXTÉRIEURES DE FORD FRANCE

Quels sont les éléments qui vous ont donné envie de vous engager dans un partenariat sur ce film ?

C'est une conjonction entre plusieurs facteurs. D'abord, les véhicules s'inséraient parfaitement dans l'histoire et jouaient un rôle qui dépassait le simple placement de produit. Notre présence avait du sens. EuropaCorp a par ailleurs un véritable savoir-faire dans la mise en scène des automobiles à travers toutes sortes d'intrigues. C'est la première fois que nous avons l'occasion de travailler avec eux. Le projet nous a été proposé au moment où nous préparions le lancement de la nouvelle Ford Focus, et y être associés pouvait être intéressant. La présence de ce modèle trouvait en plus une cohérence parce que même si les modèles du film sont nouveaux, les Ford Focus de l'ancienne génération équipent souvent la police et la gendarmerie française. La présence de ce type de véhicule entre les mains des héros du film allait donc complètement dans le sens de la réalité.

Ford n'en est pas à sa première apparition au cinéma...

Effectivement, de Laurel et Hardy qui roulaient en Ford T, au dernier James Bond où la James Bond Girl conduit une Ford Ka, en passant par le mythique UN HOMME ET UNE FEMME et la Ford Mustang de Jean-Louis Trintignant, Ford a très souvent figuré dans de grands films de cinéma mais aussi dans des séries télévisées. C'est pour nous une autre façon de faire vivre nos modèles et de les présenter au public.

Quels souvenirs garderez-vous de ce partenariat ?

Être témoin de la création d'un film est toujours une chance et EuropaCorp nous a permis de le partager avec quelques clients et des fans de la marque. Nous étions présents lors du tournage des scènes sur le périphérique mais aussi celles tournées aux Puces. Nous avons prêté les véhicules mais nous avons aussi mis à disposition du personnel pour les préparer. La collaboration a été aussi complète qu'harmonieuse. Il

a fallu réagir vite parce qu'entre le moment où la demande nous a été faite et le début effectif du tournage, nous n'avions que quelques semaines et le partenariat allait bien au-delà du fait de confier des véhicules. Nous avons discuté de leur image avec l'équipe mise en scène pour configurer les voitures selon ce qui était souhaité par le réalisateur. Qu'il s'agisse de la couleur, de l'équipement intérieur et même des vitres teintées qui sont souvent sur nos modèles mais ne conviennent pas aux prises de vues, il a fallu lancer très vite la fabrication des modèles spéciaux nécessaires. C'était une période intense mais qui nous a permis d'accompagner ce nouveau modèle de façon atypique et valorisante. C'est une belle histoire qui se poursuit entre la marque et le cinéma.

LISTE ARTISTIQUE

LE COMMANDANT LASSALLEJACQUES GAMBLIN
 MARVIK.....LAMBERT WILSON
 HÉLOÏSE.....RAPHAËLLE AGOGUÉ
 VERMULEN.....ARNAUD COSSON
 SIMON.....ANTOINE LEVANNIER
 BRIANDFRÉDÉRIC KONTOGOM
 MARCHANDDAVID CAPELLE
 ROCHAMBEAUMARIE VINCENT
 COSSIGA.....NICOLAS GRANDHOMME
 SECRÉTAIRE ROCHAMBEAUNATHALIE VIGNES
 WARNASPASCAL DEMOLON
 FREDMOÏSE SANTAMARIA
 KEMPFNICOLAS PIGNON
 ISABELLE ROYERELSA KIKOÏNE
 GARDE DU CORPS.....DANIEL LOBE
 CONSTANTIN.....MIGLEN MIRTCEV
 COMMISSAIRE PRISEURFRANÇOIS LESCURAT
 ALEXANDREARTHUR MONCLA
 DOMINIQUEYANISS LESPERT
 PROSTITUÉEAGNÈS LELACHAIR
 VIDEURSÉBASTIEN VANDENBERGHE
 HUSSEIN HAQQANIOMAR SALIM
 SŒUR MARTHE.....MARTINE BERTRAND
 SŒUR MARGUERITEHÉLÈNE ROUSSEL
 AMÉLIACOLETTE KRAFFE
 FEMME LASSALLEDOROTHÉE BRIERE
 ASSESSEUR 1 CONSTANTINRÉMY LE FUR

LISTE TECHNIQUE

RÉALISÉ PARXAVIER PALUD
 SCÉNARIO ET DIALOGUES.....ERIC BESNARD
 DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE...MICHEL AMATHIEU AFC
 DÉCORSDAN BEVAN
 CASTINGSWAN PHAM
 1^{ER} ASSISTANT MISE EN SCÈNEERIC PUJOL
 DIRECTRICE DE PRODUCTION.....CAMILLE COURAU
 CHEF MONTEURJULIEN REY
 SONYVES-MARIE OMNES
FREDERIC DUBOIS
FRANÇOIS-JOSEPH HORS
 MUSIQUE ORIGINALE.....LAURENT COUSON
 UNE COPRODUCTION.....EUROPACORP
FRANCE 2 CINÉMA
 AVEC LA PARTICIPATION DEORANGE CINÉMA SERIES
FRANCE TÉLÉVISIONS
CANAL +
 EN ASSOCIATION AVECHOICHE ARTOIS IMAGES

Affiche : **RYSK** - Conception : Ydéo - Photos : Jessica Ford - Textes : Gilles Legardinier
 Impression : Graphic Union - Février 2012 - Ce dossier n'est pas soumis aux obligations
 publicitaires. Hors commerce.

© 2011 Europacorp - France 2 Cinéma



